

HERVÉ
GAGNON

MALEFICA

Tome 3
LA VOIE
DU SANG

Libre  Expression

HERVÉ
GAGNON

MALEFICA

Tome 3

LA VOIE
DU SANG

Libre  Expression

Une société de Québecor Média

Prologue

Abbaye de Silðiu, automne 755

Dehors, les arbres étaient dénudés et il pleuvait dru. Le vent soufflait fort et refroidissait la pièce malgré le feu qui ronflait dans la cheminée. L'abbé et le bibliothécaire portaient tous deux une capeline de laine bouillie par-dessus leur robe de lin noir, mais le froid humide semblait s'être infiltré jusqu'au creux de leurs os. Chose exceptionnelle, ils s'étaient même permis un verre d'eau-de-vie, en contravention aux exigences de leur vie monastique. Du paradis où il se trouvait, bien au chaud à la droite du Père, saint Benoît de Nursie leur pardonnerait assurément cet accroc à la règle qu'il avait écrite.

L'abbé avait l'impression que la foudre venait de le frapper. Ni lui ni le frère bibliothécaire, qui prenait place en face de lui de l'autre côté de la table, ne disaient mot. Le destin semblait s'acharner sur leur pauvre abbaye. D'abord, Pépin avait eu l'idée d'y cloîtrer le roi Childéric après l'avoir détrôné, plaçant les paisibles moines dans une situation très délicate, et maintenant ceci.

— Es-tu absolument certain de ce que tu dis, mon frère ? demanda l'abbé, la voix qui tremblait un peu, avant de ravalner nerveusement sa salive. Il n'y a aucune possibilité d'erreur ?

Le bibliothécaire, un vieil homme tout rabougri, desséché par les décennies passées parmi les parchemins à recopier des livres et à effectuer des calculs complexes, hocha la tête et prit une gorgée. L'eau-de-vie alluma un feu dans son ventre et fit

monter des larmes dans ses yeux au blanc perpétuellement rouge et irrité.

— Les astres sont l'écriture de Dieu et la main qui tient la plume ne peut mentir, mon frère, répondit-il d'une voix étouffée par la brûlure de l'alcool. C'est par eux qu'il annonce sa volonté aux hommes qui savent la lire. Et Dieu m'a fait l'honneur de me donner ce talent afin que je puisse en faire bénéficier mes semblables.

Il prit une autre gorgée et toussota.

— Et cette fois, ce que Dieu annonce est que, dans neuf siècles et cinq années, Childéric, l'abeille sur le cœur, aura l'occasion de reprendre son trône, ajouta-t-il en s'échauffant. S'il ne le fait pas, ou si on l'en empêche, la tête de l'usurpateur roulera cent trente-trois années plus tard et le royaume des Francs disparaîtra à jamais.

Voyant à quel point l'autre était tendu, l'abbé leva une main pour l'apaiser.

— Je te crois, mon frère. Je te crois. N'aie crainte. Tu as trop souvent prouvé ta perspicacité pour que je doute de toi. Ce que tu as vu dans le ciel était ce que Dieu veut nous dire, et notre devoir est clair.

Il prit le pot et remplit une nouvelle fois les gobelets en sachant qu'ils dépassaient amplement la limite du raisonnable.

— Tu as songé, mon frère, au risque que nous courrons non seulement nous-mêmes, mais que nous imposerons à nos successeurs ?

— J'en suis cruellement conscient, soupira le bibliothécaire en baissant les yeux. Mais telle est la volonté divine.

Pendant un long moment, chacun se perdit en lui-même, envisageant la suite des choses et frissonnant en imaginant les complexités. Ce fut l'abbé qui rompit le silence en frappant la table du plat de sa main.

— Fort bien, lança-t-il avec une détermination un peu forcée. Au fond, nous ne devrions pas être surpris. Nous savions déjà que le temps viendrait où nous devrions nous en mêler.

Il se leva brusquement.

— Mon frère, nous avons du travail.

La déclaration arracha un sourire tendu au vieux bibliothécaire. Il déroula un parchemin qu'il avait déposé sur la table. Il était couvert de dessins et de calculs.

— À ce sujet, j'ai pris la liberté de mettre des plans au point.

L'abbé prit connaissance de ce que proposait son collègue et secoua la tête, impressionné.

— On dirait que tu songeais à cela depuis longtemps, remarqua-t-il. Personne ne peut concevoir un stratagème aussi précis en aussi peu de temps.

— Nous aurons quand même besoin d'aide. Nous devons choisir quelques frères parmi les plus fiables de l'abbaye et les mettre au courant, rétorqua le bibliothécaire.

— Et s'ils refusent de participer ?

L'autre le regarda droit dans les yeux, son visage fripé prenant une allure résolue.

— Dieu a exprimé sa volonté et, le cas échéant, nous pardonnera les morts que nous causerons pour l'accomplir, murmura-t-il, comme s'il avait honte de ses propres paroles.

L'abbé grimaça en entendant la suggestion et reporta son attention sur le parchemin. Il eut l'impression que le froid de l'automne s'insinuait jusqu'au plus profond de son cœur. Inconsciemment, sa main chercha le réconfort des billes de bois du chapelet qu'il portait à la ceinture.

Bretagne, 22 décembre 1659

L'homme allongé sur la table somnolait enfin grâce à l'infusion de jusquiame noire qu'il avait bue, mais malgré la force de la dose reçue, même s'il était inconscient, la tension sur son visage trahissait sa souffrance. Quelques heures auparavant, une roue de la voiture chargée de bois à côté de laquelle il marchait s'était brisée. Le véhicule avait basculé et son chargement s'était renversé sur lui. Il s'en était sorti avec une affreuse fracture au tibia, des bouts d'os émergeant de sa chair et le sang coulant abondamment. Deux de ses compagnons l'avaient transporté, à demi conscient et délirant de douleur, étendu dans le fond d'une charrette où il avait été durement secoué en cours de route. Ils attendaient maintenant dehors et ne devaient pas en mener bien large en entendant le vacarme qui provenait de la maison.

La demeure n'était plus la cabane où Tréville avait caché les Dujardin après la confrontation avec le roi et le cardinal dans l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, mais tout le clan était resté en Bretagne, loin de Paris et des ennemis qu'il avait peut-être encore. François avait construit leur maison de ses mains, malgré sa gauche restée infirme. À la demande d'Anneline, il s'était inspiré de celle d'Abelès, incendiée vingt ans plus tôt, en y construisant deux grandes cheminées. Ils vivaient dans les bois, dans un anonymat qu'ils entretenaient soigneusement, sur un lopin de terre que le comte de Tréville avait acquis pour

eux en utilisant une telle quantité d'intermédiaires et de prête-noms que personne ne pourrait jamais remonter la chaîne des titres de propriété jusqu'à lui.

Sans être près de la mer, ils en étaient assez proches pour que ses fruits trouvent une place de choix sur leur table de même que dans leur pharmacopée. Avec le temps, comme jadis à Abelès, les murs de leur demeure s'étaient couverts de tablettes ployant sous le poids de pots, de fioles et de bouteilles remplis d'extraits, de poudres et d'essences, mais aussi d'insectes séchés, de crânes et d'ossements provenant de toutes sortes de bêtes et de quelques substances dont il valait mieux taire la nature ou la manière dont elles avaient été obtenues. Aux poutres du plafond étaient suspendues des gerbes d'herbes variées mises à sécher.

Où qu'elles soient, et même en se faisant discrètes, les Dujardin ne pouvaient rien contre leur nature profonde. Il n'avait donc pas fallu longtemps pour qu'Anneline soigne une femme croisée sur le chemin et, dès lors, sa réputation de guérisseuse s'était ébruitée. Le bouche-à-oreille avait fait son œuvre et, comme on remet le pied dans une vieille chausse confortable, la femme avait repris la seule activité qu'elle connaissait, assistée de Jeanne qui, au fil des ans, était devenue aussi habile qu'elle. Les habitants de la région étaient venus à elles pour être soignés, protégés, aimés ou rassurés. On ne les désignait que comme « les guérisseuses » ou « les Rouges », en référence à leur chevelure. Leur nom n'avait jamais franchi leurs lèvres. Quant à François, tandis qu'elles soignaient, il s'était remis à la fabrication d'armes, produisant sans presse un pistolet par-ci et une épée par-là.

— Tenez-le bien, ordonna Anneline. Il va s'agiter comme un diable qui vient de manger une hostie.

Après avoir réduit les saignements en nouant un garrot autour de la cuisse du blessé, la guérisseuse avait longuement considéré la jambe en miettes pour déterminer comment elle

allait procéder. Le pauvre homme inconscient était blême et ruisselant de sueur. François accrut sa pression sur ses bras, sa main gauche infirme lui obéissant moins bien que la droite.

Lorsque le patient fut solidement maintenu en place, Anne-line saisit son pied dans ses mains aux doigts déformés par l'âge, tout comme l'avaient été jadis ceux de Catherine, sa mère, et de la plupart de ses ancêtres. Des yeux, elle avisa François, puis Jeanne, qui tenait l'autre jambe. Satisfaite, elle entreprit un décompte.

— Trois... deux... un !

Indifférente aux élancements qui traversaient ses doigts et ses coudes, elle tira d'un coup sec. Le craquement écœurant qui monta du tibia blessé, alors que les os reprenaient leur place, fut suivi presque aussitôt par un cri de bête à l'agonie tandis que la douleur fulgurante franchissait la puissante barrière de la jusquiame. L'homme ouvrit grands les yeux et son dos s'arqua. Tous les tendons de son corps semblaient sur le point de se rompre et sa mâchoire se crispait tant qu'il risquait de faire éclater les quelques dents qui lui restaient.

— Surtout, empêchez-le de bouger, insista la guérisseuse pendant que sa fille et son homme peinaient à immobiliser le patient qui gigotait comme un démon allongé sur un crucifix.

Concentrée sur sa tâche, elle ne broncha pas et continua à ajuster les os par petits coups pour mieux les replacer.

— Bon Dieu, ne peux-tu pas lui donner un peu plus de potion ? maugréa François en appuyant de toutes ses forces sur les épaules du pauvre homme. Il nous faudrait quatre bras de plus ! On va croire que nous sommes en train de le dépecer vivant.

Anneline exerça une nouvelle traction sur la jambe. À ce moment, la souffrance eut raison du blessé, qui se raidit une ultime fois avant de s'effondrer, inconscient.

— Il était temps, haleta-t-elle, la sueur plaquant ses cheveux sur ses tempes. Le bougre a l'endurance d'un bœuf de trait.

Elle s'essuya le front avec sa manche, écartant du même geste une des nombreuses mèches blanches qui s'étaient insinuées dans la chevelure rousse de jadis, puis reprit le pied à deux mains et le fit jouer délicatement dans tous les sens en examinant l'angle du tibia.

— Nous y sommes presque. Aide-moi, Jeanne.

Sa fille lâcha la cuisse désormais inerte et se mit à palper la plaie d'où les éclats d'os s'étaient résorbés, essayant de voir par le toucher ce à quoi ses yeux n'avaient pas accès. Elle guida ainsi les derniers ajustements de sa mère tandis que François essayait de ne pas entendre les petits raclements lugubres qui lui rappelaient trop ceux qu'avaient faits ses doigts lorsque Hilaire l'avait torturé.

— Là ! s'écria soudain Jeanne. Ça y est ! Ne bouge plus !

Anneline s'immobilisa aussitôt et maintint prudemment la jambe cassée dans la position désirée, puis donna ses directives à sa petite-fille.

— Madeleine, ma chérie, applique l'onguent sur les plaies. Ensuite, enveloppe la jambe, ordonna-t-elle. Serré, mais pas trop.

— Oui, grand-mère, répondit la jeune fille qui s'était tenue en retrait depuis le début de l'opération.

Elle s'approcha avec des bandelettes de tissu pliées et des contenants qu'elle posa sur la table, puis versa d'abord en abondance de l'alcool et du vinaigre chaud sur la blessure. Le patient toujours sans connaissance grimaça un peu, mais ne se réveilla pas malgré l'odeur forte qui emplissait les lieux.

— Pour bien nettoyer les chairs avant de les enfermer, expliqua-t-elle sans lever les yeux, tandis qu'Anneline et Jeanne approuvaient de la tête.

Elle plongeait ensuite les doigts dans un pot en terre cuite pour en tirer un onguent épais et verdâtre dégageant une douce odeur d'herbes. D'une main sûre, elle l'appliqua généreusement sur la plaie.

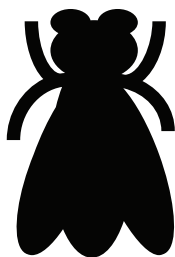
— Ensuite, du miel, de la sauge et du thym pour prévenir la corruption des chairs, et de la pimprenelle pour favoriser la

cicatrisation, continua-t-elle à réciter à l'intention de celles qui la formaient.

Lorsqu'elle eut terminé, elle saisit les bandelettes et se mit à les enrouler autour de la jambe remise, usant de cette maîtrise instinctive que les Dujardin semblaient toutes posséder dès leur naissance. Lorsque le bandage autour du fémur fut assez épais, Jeanne ajusta une éclisse de chaque côté du mollet et la petite se remit à entourer la jambe afin de l'immobiliser tout à fait.

François l'observa œuvrer avec une maturité qui allait bien au-delà de son âge. Comme toujours, le souvenir de Jeanne au même âge lui revint, alors qu'elle apprenait sous la supervision d'Anneline et de Catherine. Même un aveugle pouvait voir que Madeleine était une Dujardin. Elle avait leur nez retroussé, leur épaisse chevelure rousse qui tirait sur le feu et leurs yeux qui n'arrivaient pas à se décider entre le jaune et le vert. Le père, dont Jeanne n'avait d'ailleurs jamais jugé bon de révéler l'identité, n'avait servi qu'à déposer la semence dans la coupe, douze ans auparavant, sans rien laisser de lui-même.

Son regard s'attarda sur l'intérieur du poignet droit de la jeune fille. C'était à cet endroit que Madeleine arborait la marque des Dujardin.



Même après toutes ces années, l'abeille effrayait toujours un peu François. Il ne comprenait pas comment elle se transmettait au fil des générations et avait renoncé à y parvenir. Était-elle l'œuvre du diable ? Le résultat d'une magie depuis longtemps oubliée qu'avait détenue Arégonde et dont l'effet s'était prolongé jusqu'à ce jour ? Le simple fruit du hasard ?

Personne ne pouvait le dire, pas même les Dujardin. Il s'agissait d'un mystère qu'il préférerait ne pas percer, de peur de ce qu'il pourrait découvrir.

Madeleine dut sentir le poids de son regard, car elle leva les yeux et lui sourit – le sourire des Dujardin, qui dévoilait de belles dents blanches et droites, et qui allumait les yeux si particuliers qu'elles partageaient. Il le lui rendit en lui adressant un clin d'œil complice. Le sentiment qu'il éprouvait pour cette enfant était celui d'un grand-père, comme il était devenu le père de Jeanne autant qu'il était celui de Charles. Que Dieu vienne en aide à celui qui ferait du mal à une de ces femmes.

La petite diablesse venait d'avoir ses premières lunes, lui avait révélé sa grand-mère sous le couvert de la confiance. Comme toutes les femmes de sa lignée, elle était précoce à cet égard. Depuis la nuit des temps, les Dujardin étaient faites pour enfanter et la nature les en rendait capables le plus tôt possible. D'ici la fin du mois, sa mère et sa grand-mère lui tatoueraient solennellement l'étoile dans un quartier de lune qu'elles portaient elles-mêmes sur le sein gauche.



À la différence de toutes les Dujardin, Madeleine ne recevrait pas cet emblème dans la caverne non loin d'Abelès, pas plus que sa représentation ne s'ajouterait à la ronde millénaire de ses ancêtres dansant autour de la Déesse sur la paroi de pierre. Plus personne n'était retourné dans le sanctuaire des Dujardin après les événements de voilà vingt ans. Comme elle, Jeanne avait été marquée dans la forêt, loin de son village natal.

En observant les trois générations de femmes sorties directement du même moule et qui travaillaient en parfaite harmonie, François se dit qu'au fond la nature des Dujardin était aussi immuable que les étoiles dans le ciel. La veille encore, sans lui fournir la moindre explication, les trois avaient quitté la maison après la tombée de la nuit, babillant comme des fillettes énervées, chacune emportant un panier rempli d'herbes séchées et de pierres patiemment polies. François ignorait ce qu'elles faisaient au juste, mais à ces moments précis quatre fois par an, elles agissaient ainsi. Sans doute leur comportement était-il lié aux saisons. Leurs sorties impliquaient aussi un feu, car il pouvait toujours sentir une odeur de fumée quelques heures après leur départ. Il les imaginait en train de danser autour d'un grand bûcher rougeoyant dans la nuit en chantant, prononçant assurément de ces incantations que l'Inquisition n'apprécierait guère pour célébrer les jours qui recommençaient à allonger.

Sans les craindre, sachant qu'elles étaient bien intentionnées, il ne s'était néanmoins jamais vraiment habitué à toutes ces sorcelleries, mais il comprenait qu'elles faisaient partie d'Anneline et de ses descendantes, comme de ses ancêtres depuis Arégonde. Chaque fois, elles étaient revenues à l'aube, resplendissantes et heureuses. Anneline semblait rajeunir de dix ans et manifestait toujours une sérénité nouvelle. Cela lui suffisait amplement. Quant à Jeanne, elle avait été marquée pour la vie par les aventures vécues entre Abelès et Paris. Elle n'avait plus jamais été aussi souriante par la suite, même une fois en sécurité. Ses regards noirs pouvaient glacer le sang et son visage prenait souvent une expression dure et fermée. Elle avait le tempérament sanguin de ses ancêtres, prompt et colérique comme celui de sa grand-mère et de sa mère, mais parfois carrément menaçant. Une part d'elle était demeurée sombre et amère. Elle n'était pas méchante pour autant, mais les blessures que lui avait causées la course au secret d'Arégonde ne s'étaient pas entièrement refermées. François n'en ressentait

que plus d'affection pour elle, mais aussi des remords, lui qui avait été incapable de la protéger.

Il laissa son regard glisser de Jeanne à Anneline qui, les sourcils froncés, tenait toujours le pied de son patient. Il aimait cette femme depuis le jour où, vingt ans auparavant, leurs routes s'étaient croisées, alors qu'il se mourait, malade et errant dans les bois, et qu'elle se baignait en chantant. Par la suite, ils s'étaient protégés et sauvés l'un l'autre. Ils se devaient mutuellement la vie et leurs âmes étaient irrémédiablement liées. Une fois passée la tourmente, la guérisseuse s'était révélée être une complice et une partenaire dont la vitalité n'avait nullement diminué avec le temps. À environ cinquante ans, elle portait son âge avec grâce et courage. Ses genoux et ses hanches lui faisaient mal, tout comme ses mains, et enflaient fréquemment. Ses chevilles gonflaient quand elle était debout trop longtemps. Mais son tempérament ne s'était pas adouci et rien de cela ne la ralentissait, même s'il surprenait de plus en plus souvent sur son visage un rictus de douleur. La concentration, le rire et les pleurs avaient laissé des rides au coin de ses yeux si singuliers et sur son front, mais sa peau était demeurée rougeaude et vibrante de santé. Dans ses cheveux, la neige éteignait chaque jour un peu plus le feu qui y brûlait depuis sa naissance, comme pour toutes ses ancêtres. Elle était devenue plus lourde et plus ronde que dans sa jeunesse, mais François ne s'en plaignait pas, le gras s'étant logé dans tous les endroits qu'il affectionnait. Il l'honorait avec enthousiasme presque quotidiennement, toujours par désir et jamais par devoir. Elle s'en déclarait fort satisfaite et lui rendait bien la chose. Malgré le passage des ans, sa passion pour la vie était inchangée. Elle était toujours Anneline Dujardin. Elle le serait jusqu'à la tombe, et gare à celui qui aurait l'imprudence de l'indisposer.

Évidemment, lui aussi se sentait vieillir. Après tous les coups reçus, il eût été futile de le nier. La main que Hilaire lui avait mutilée le tourmentait chaque jour. Malgré les soins d'Anneline, elle n'avait jamais retrouvé sa force ou sa mobilité

d'antan, mais il avait appris à s'en accommoder. Il avait mal aux jambes, au dos, aux épaules, au cou et à tous les os que Dieu lui avait donnés. Il s'essouffait plus vite et voyait moins bien. Ses cheveux n'avaient plus beaucoup du noir de jadis. Mais rien de cela n'avait d'importance. Il n'était pas opposé à l'idée de décrépiter petit à petit, pour peu que ce soit aux côtés d'Anneline. Lui qui s'était cru promis à une mort aussi hâtive que désagréable aux mains des Villefort, dans les flammes de Maussac ou dans son cachot de la Bastille, il avait trompé la faucheuse. Il n'avait pas oublié sa petite Geneviève et sa douce Ermanгарde pour autant. Il leur devait de les garder vivantes en ne laissant pas leur souvenir s'effacer. Néanmoins, auprès d'Anneline, et en compagnie de Jeanne, de Charles et de Madeleine, il avait trouvé quelque chose qui ressemblait au bonheur.

La voix d'Anneline le tira de ses heureuses rêveries.

— Il nous reste encore de la jusquiame ? demanda-t-elle.

Jeanne alla fouiller sur les tablettes qui couvraient tous les murs de la maison et, sans même chercher, trouva un petit flacon scellé avec de la cire. Elle en prit un autre, vide, et les posa sur une table, où se trouvait un broc d'eau fraîche.

— Je vais la diluer, dit-elle.

Pendant qu'elle s'affairait en compagnie de Madeleine, qui était allée la rejoindre, Anneline s'adressa à François.

— Tu rêvassais, le taquina-t-elle.

— Je pensais à toi, rétorqua-t-il avec un sourire en coin.

— Rien dont tu pourrais avoir honte, j'espère ?

— Je n'ai jamais eu honte de penser à toi de cette façon.

— Je te disais qu'il est prêt à repartir.

Jeanne revint avec un flacon qu'elle avait fermé avec un bouchon de liège et le déposa dans la main de François.

— Va leur dire qu'il doit prendre un doigt de ceci le matin et le soir pour calmer la douleur, précisa-t-elle avec le même air docte que prenait sa mère en pareilles circonstances. Plus que cela pourrait le tuer. Et défense de marcher avant au moins un mois sans une canne ou une béquille.

Il sourit, comme il le faisait souvent, en voyant combien elle ressemblait à sa mère. Elle était plus grande et plus élancée, mais personne ne pourrait jamais nier qu'elles étaient deux fruits du même arbre.

— Oui, mon capitaine, badina-t-il.

Il en fut quitte pour une grimace affectueuse suivie du même rire cristallin qu'elle avait lorsqu'elle était une petite fille. Il saisit sa cape de laine noire, suspendue à un crochet près de la porte, la drapa sur ses épaules et sortit. Le froid le surprit et un coup d'œil vers le ciel lui confirma qu'il risquait fort de neiger, ce qui n'était pas inédit dans ce pays, mais quand même rare. Il repéra les deux hommes qui attendaient près de la charrette, à distance respectueuse de la maison. Malgré la température, ils n'avaient pas bougé depuis leur arrivée, se contentant de se dandiner d'un pied à l'autre en s'échangeant de temps en temps une outre qui devait contenir du vin fort ou de l'eau-de-vie.

Il se dirigea vers eux et, à leur regard un peu fuyant et à la façon dont ils se tenaient, tendus, il déterminait qu'ils avaient peur. Les gens simples se méfiaient toujours de celles qui les soignaient par des moyens qui leur échappaient. Cette peur, François ne faisait rien pour la décourager. Plus les gens se tenaient loin des Dujardin, mieux cela valait.

— Alors ? s'enquit un des hommes d'un ton inquiet.

Celui qui venait de poser la question était un malingre à la barbe fournie et aux cheveux attachés sur la nuque, qui semblait sur le point de se dissoudre sous un vieux pourpoint de toile grossière trop grand pour lui. Ses yeux passaient sans cesse de François à la maison et il était aussi nerveux qu'une poule devant un renard. À ses côtés se trouvait un noiraud à peine sorti de l'enfance qui n'avait que quelques poils au menton, mais dont la plupart des dents étaient prématurément gâtées. Il arborait un rictus permanent qui donnait l'impression qu'il avait mal au ventre ou qu'il était particulièrement stupide.

— Les femmes ont replacé sa jambe, les informa-t-il. À moins d'un imprévu, il s'en tirera.

Il remit le flacon au barbu et répéta consciencieusement les instructions de Jeanne. L'autre le dévisagea comme s'il avait un deuxième nez dans le visage.

— Quoi ? fit François.

— Elles ne te font pas peur, les Rouges ?

— Non.

— Moi, si j'étais à ta place, je ne me sentirais pas tranquille. On raconte qu'elles invoquent Satan dans les bois et qu'elles portent sa marque.

— Les imbéciles racontent beaucoup de bêtises et il se trouve toujours des bavards crédules comme toi pour les colporter. Mais elles ne doivent pas être si peu recommandables, les Rouges, puisque vous leur avez amené votre copain.

— N'empêche, si j'étais toi, je fuirais pendant que j'en ai la chance. À moins que ton âme aussi ne soit déjà damnée.

François Morin n'était plus une prime jeunesse, mais il en imposait encore et dominait ces deux-là d'une bonne tête. Son expression dut faire comprendre à son interlocuteur qu'il s'apprêtait à franchir une limite risquée, car il s'empessa de reculer.

— Tu fais comme bon te semble, mon ami, dit-il en levant les mains en signe de paix. Je ne fais que dire...

— Dis-en moins si tu sais ce qui est bon pour toi, répondit l'armurier.

Avant que la situation ne s'envenime, la porte de la maison s'ouvrit. Anneline et Jeanne s'avancèrent dans l'embrasure, supportant leur patient à moitié endormi qui se tenait sur sa jambe saine et gardait l'autre pliée. Dès que les deux hommes les virent, ils blémirent distinctement. Le barbu se tourna de côté pour se signer en cachette tandis que son jeune compagnon enfouissait la main dans la poche de sa culotte pour saisir ce que François devina être une amulette destinée à le protéger contre le Malin et le mauvais sort.

Irrité, il fit signe à Anneline et à Jeanne de rester là. Cela valait mieux. Il se dirigea vers la maison et les soulagea de leur fardeau.

— Allez, il est temps de retourner auprès de tes copains. S'ils ne partent pas bientôt, je crois qu'ils vont faire dans leur culotte tant ils ont peur, railla-t-il en passant le bras du patient encore sonné sur son épaule pour le soutenir.

Il revint vers la charrette avec l'homme qui sautillait de son mieux sur un pied, rendu doublement maladroit par les effets de la potion que les Dujardin lui avaient administrée et par sa blessure. Une fois là, il s'arrêta.

— Ça ne vous tuerait pas de me donner un coup de main, maugréa-t-il à l'intention des deux autres, qui n'avaient de cesse de jeter des regards à la dérobée à la maison où Anneline et sa fille étaient déjà rentrées. C'est qu'il est lourd, le bougre.

Sans rien dire, ils s'approchèrent de leur compagnon blessé et l'allongèrent à l'arrière du véhicule.

— Si vous ne voulez pas qu'il se mette à braire, roulez lentement et veillez à ne pas trop le secouer, conseilla François tandis qu'ils montaient dans leur charrette. Ce serait embêtant de devoir revenir demander de l'aide aux vilaines sorcières parce qu'il s'est refait mal.

Ils s'empressèrent de s'asseoir sur la banquette. Le plus jeune fit claquer les rênes et la voiture s'ébranla un peu moins doucement qu'elle n'aurait dû. Dès qu'elle fut suffisamment loin pour qu'ils se sentent en sécurité, François aperçut le barbu se retourner et cracher trois fois par terre avant de se signer discrètement à trois reprises.

— Crétin... grommela-t-il.

Contrarié, il secoua la tête en déplorant que l'imbécile juge nécessaire de se prémunir contre le mauvais œil alors que celles qui se trouvaient à l'intérieur venaient de soigner leur compagnon. Ils n'avaient pas offert de payer. Ils n'avaient même pas dit merci.



ingt ans se sont écoulés depuis qu'Anne-line, Jeanne et François ont percé le secret du dernier roi mérovingien et échappé au sort funeste que leur réservaient Louis XIII, le cardinal de Richelieu et l'inquisiteur Guy de Maussac.

En 1659, le clan Dujardin vit paisiblement en Bretagne, mais son passé n'est jamais très loin. La descendance de Childéric III reste crainte par les uns et convoitée par les autres. Malgré eux, Anneline et les siens devront affronter l'Inquisition et le cardinal Mazarin pour retrouver l'ultime legs d'Arégonde.



Hervé Gagnon détient un doctorat en histoire et une maîtrise en muséologie. Il a connu un grand succès au Québec et en Europe avec ses séries *Le Talisman de Nergal*, *Damné* et *Vengeance*. Il a également signé au printemps 2014 un premier polar, *Jack – Une enquête de Joseph Laflamme*. Il livre ici la conclusion grandiose d'un thriller historique captivant.